

Eugène

Étienne Guertin-Tardif

Numéro 4, printemps 2022

Le style

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/99070ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue L'Esprit libre

ISSN

2563-5425 (imprimé)

2564-1824 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guertin-Tardif, É. (2022). Eugène. *Siggi*, (4), 30–31.

Eugène

ETIENNE GUERTIN-TARDIF,
Montréal

Etienne est professeur de sociologie au cégep et membre du comité éditorial de la revue Sociologie et sociétés. Il publie à l'occasion des articles de vulgarisation dans les grands quotidiens.

C'est au moment où je m'apprêtais à devenir papa que j'ai pris conscience de ce qui m'avait jusqu'ici échappé : les prénoms. Loin d'être anodins, ils en disent long sur les personnes qui les portent. J'assistais alors à une rencontre prénatale en compagnie d'autres futurs parents, dans une maison de naissance de Montréal. En guise de présentation, nous devions nommer la petite chose qui se trouvait dans le ventre bien rond de sa maman.

Quelques jours auparavant, j'étais retourné dans mon village natal pour dévoiler à ma mère le prénom de son petit-fils à naître. Sa réaction fut immédiate : « Eugène ? Tu veux vraiment l'appeler Eugène ? » Elle trouvait le prénom vieillot et n'en aimait pas la consonance. Les autres membres de ma famille ont eu une réaction semblable, à mi-chemin entre la surprise et le dégoût. Tout porte à croire qu'elles et ils n'étaient pas les seuls : cette année-là, au Québec, seulement six petits Eugène sont venus au monde (sur près de 45 000 garçons). Avions-nous, ma copine et moi, des goûts étranges ?

Ma surprise a été grande à la maison de naissance. Lorsque nous avons évoqué le prénom d'Eugène, plusieurs parents nous ont dit l'avoir un temps considéré, alors que d'autres regrettaient de ne pas l'avoir fait, faute d'y avoir pensé. Ils avaient plutôt opté pour Clément, Louis, Edmond, Victor... Étonné, j'ai compris que nous avions tous un faible pour ces prénoms à la fois rares et classiques. Et dans ma tête, l'énigme s'est posée d'elle-même : comment expliquer le décalage entre les goûts de ma famille et ceux des futurs parents de la maison de naissance ?

En menant ma petite enquête, j'ai constaté l'existence d'un impressionnant corpus de travaux portant sur les prénoms. Le sociologue Philippe Besnard écrivait d'ailleurs que le prénom est l'objet sociologique par excellence pour mesurer « le jugement de goût sans la médiation du coût ». En plus d'être obligatoire, remarquait-il, le prénom ne coûte rien : tout le monde peut se permettre d'appeler sa fille Simone ou Sabrina. Le nœud du problème, c'est de comprendre les forces qui nous poussent à préférer l'un à l'autre.

Les travaux du sociologue Baptiste Coulmont nous révèlent quelques indices. En compilant les résultats scolaires d'étudiant·e·s en fonction de leur prénom, Coulmont a constaté que les Gaspard, Adèle et Augustin obtiennent chaque année de bien meilleurs résultats au BAC français (l'équivalent du DEC au Québec) que les Kevin, Cindy et Logan. La réussite scolaire des élèves étant corrélée au statut socioéconomique de leurs parents, le sociologue est parvenu à montrer que le prénom est non seulement l'indicateur d'une génération, d'une culture et d'un sexe, mais aussi l'indicateur indirect d'une position sociale. Si mes goûts et ceux des parents de la maison de naissance sont à ce point semblables, c'est entre autres parce que nous habitons non seulement les mêmes quartiers, mais surtout les mêmes mondes sociaux. En me penchant sur la question, je n'ai pu m'empêcher de penser à mes camarades de classe de l'école primaire. Plusieurs d'entre

elles et eux portaient les prénoms anglais qui étaient à la mode au début des années 1990 : Kevin, Jimmy, Cindy, Kimberly... Les goûts de leurs parents avaient sans doute quelque chose à voir avec le fait qu'ils étaient des chômeur-se-s, des agriculteur-ric-e-s ou encore des ouvrier-ère-s dans le domaine du bois ou du textile – une position sociale que semblent occuper à leur tour mes ancien-ne-s camarades dont les enfants se prénomment Madison, Hayden ou Logan. Si ces prénoms sont aux antipodes de mes goûts personnels, force est de penser que le prénom Eugène suscite chez elles et eux la même réaction – un dégoût qui souligne le fossé qui s'est creusé entre nous au fil des années.

Ces enquêtes sur les prénoms se sont rapidement transformées en réflexions sur ma propre condition. Que puis-je en tirer? J'en suis venu à penser que le prénom Eugène me plaît entre autres pour la distance qu'il marque entre mon ancien monde, reçu en héritage, et le style de vie que j'ai choisi à l'aube de la vingtaine, dans un quartier en vogue de Montréal. Le sociologue classique Georg Simmel avait bien identifié cette tension entre originalité et conformisme, lui qui écrivait que les goûts en matière de mode permettent aux individus de combler « le besoin de différence, l'aspiration à la distinction, au changement, au détachement », tout en les rattachant à celles et « ceux qui partagent sa situation¹ ». C'est aussi ce que j'ai constaté, l'an dernier, dans un parc pour enfants de mon quartier. Ayant entendu le prénom de mon fils, des parents m'ont interpellé. Ils m'ont appris que deux jeunes garçons, habitant à seulement quelques pas de chez moi, portaient aussi le « rare » prénom Eugène. S'ils étaient surpris d'en apercevoir un troisième, ce n'était pas mon cas. J'ai en effet dû me rendre à l'évidence : mes goûts personnels, à l'échelle de mon quartier, n'ont rien de très original...



Dans les ruelles de mon quartier, nous retrouvons souvent, peints sur de petits morceaux de bois placardés à des poteaux électriques, les prénoms des enfants qui la fréquentent – des prénoms souvent « rares et classiques ».

(Photo : Etienne Guertin-Tardif)